



Située dans le Middle West des États-Unis, Detroit, « Motorcity », la ville du taylorisme rêvée par les « trois grands » – General Motors, Ford, Chrysler – fut longtemps la capitale mondiale de l'automobile, elle symbolisait alors une certaine idée de l'« american way of life ».

Les émeutes raciales de la fin des années 1960 furent peu médiatisées bien qu'extrêmement violentes. Elles eurent lieu en même temps que celles de Watts à Los Angeles et de Harlem à New York. Effrayé, le pouvoir économique en place réagit immédiatement en délocalisant les usines. Le libéralisme gardait toute sa cohérence : protéger le capital sans jeter un seul regard sur le désastre laissé derrière lui.

Le déclin de Detroit fut accéléré par le départ, en 1972, de « Tamla Motown », le fleuron de l'industrie soul, l'usine à « tubes » qui avait lancé Marvin Gaye, Stevie Wonder, Diana Ross, Les Jackson 5, les Temptations... La crise pétrolière de 1973 parachevant le désastre, enraya définitivement le système, stoppant l'achat des grosses voitures américaines dévouées d'une essence devenue trop chère.

Face à cette débâcle économique et au chômage endémique, vint l'exode. Tous ceux qui le pouvaient se mirent à quitter la ville, incendiant parfois leurs maisons invendables, afin de récupérer l'argent des assurances.

Dès 1977, un DJ iconoclaste : « The Electrifying Mojo », dit « Mojo », fut déterminant dans l'émergence de ce nouveau mouvement musical.

« Mojo », œuvrant sur les ondes de différentes radios noires locales, fut un « passeur » génial. Sans souci de hiérarchie, il associe les artistes « Motown » – qu'il entendait partout dans la ville, et les musiques électroniques blanches de Kraftwerk à Stockhausen... « Lorsque je suis arrivé à Detroit, c'était comme l'apartheid, même les radios étaient séparatistes, et les musiques aussi étaient comparti-

mentées, séparées, et j'ai voulu casser tout ça » a-t-il dit. Pour « Mojo », revendiquer le mélange des genres correspondait à une prise de position politique, à une lutte contre tout type d'exclusion, contre tout type de racisme.

Chaque soir, de jeunes adolescents noirs de Detroit : Juan Atkins, Derrick May, Kevin Saunderson et bien d'autres, se branchaient avec passion sur la station de radio WJLB. Là, pendant plusieurs heures, « Mojo » occupait l'antenne avec son programme *The Midnight Funk Association*. Ce génie de la radio, cet innovateur impénitent mélangeait tous les genres, mixait toutes les musiques.

Depuis vingt cinq ans, Downtown Detroit est donc devenue un centre ville totalement exsangue. Immeubles et magasins murés, détruits, squattés. Ville fantôme livrée à la prostitution, à la drogue, à la violence. De toute cette déliquescence émerge une nostalgie, une poésie poignante.

Pourtant, cette ville reste le lieu mythique d'une histoire toujours vivante de la musique noire américaine : le blues, le gospel, le jazz, le rythm and blues et la musique techno. En effet, les années soixante furent les années de déflagration de la soul avec LE label implanté à Detroit « Tamla Motown », puis celle – dans les années quatre-vingt – de la musique Techno. Cette musique « Techno » qui a revitalisé sur un plan artistique la notion de « machines », et a renoué avec le passé musical de la ville.

Ces musiciens technos, positifs et engagés, ont œuvré sous les gravats de cette société industrielle et technologique, faisant surgir une contre-culture puissante, ignorée de la ville même et d'une grande partie des États-Unis, mais reconnue partout ailleurs dans le monde entier. De nouveau, avec l'apparition des BPM, la transe, le jeu, la fête ont surgi des décombres.

JACQUELINE CAUX

THE CYCLES OF THE MENTAL MACHINE

UN FILM DE JACQUELINE CAUX

UNE COPRODUCTION :
JACQUELINE CAUX, CENTRE POMPIDOU,
FESTIVAL D'AUTOMNE A PARIS
2006, 57 MIN, COULEUR